

LE RENARD

Après la mort de mon épouse, je suis resté quelques mois à pleurer avec mon chien dans les montagnes. Les restaurants, les bars et les cafés étaient fermés. Les villes désertes. Il fallait montrer ses papiers d'identité aux policiers si on prenait la route. Au départ on trouvait cela insensé, puis on s'habitua. Chaque jour un ministre annonçait le nombre de décès. Les gens ne se souvenaient plus de leurs vies passées. Je regardais la neige par la fenêtre. J'attendais le renard.

Je faisais des Zoom avec la chargée de projet de l'entreprise de camionnage. J'affichais une certaine sérénité à l'écran. Derrière le bureau de Tanya, au siège social de Mississauga en Ontario, il y avait un diplôme encadré, une photo de famille et un babillard sur un mur. Elle prenait des notes sur une tablette. On commençait nos rencontres en échangeant des petits mots insignifiants et drôles en anglais. Après avoir éteint le Zoom, je buvais un premier verre.

J'habitais dans les bois avec une connexion WiFi. Une grande maison aux murs vitrés. Quelquefois on aurait dit que la lune était dans mon salon. J'aimais particulièrement regarder Jupiter. Mon boulot n'était pas trop compliqué. La chargée de projet et la directrice des communications m'appréciaient parce que je respectais les délais.

Je sortais acheter du vin et faire quelques courses. Il fallait encore porter le masque, mais je ne me désinfectais plus les mains en rentrant chez moi. Je n'avais personne à contaminer. J'allais marcher dans les montagnes avec Élios. Un gros chien costaud qui aimait l'hiver. Il n'arrêtait pas d'épier mes réactions. Quelquefois il poussait des jappements étouffés dans ses rêves. Une nuit j'ai voulu le rassurer en collant ma tête près de la sienne. Il s'est retourné en grognant et a lacéré mon front avec ses crocs.

Une partie de moi avait disparu. Je ne m'en étais pas rendu compte tout de suite. Au début je croyais que j'allais redevenir comme avant. Ça me semblait banal. Après un choc, on s'effondre, puis on rassemble les morceaux et on continue. J'étais tout de même étonné de la quantité de pleurs que j'avais en moi. Cela s'écoulait de façon presque monotone, comme une prière. Je pleurais parce qu'elle n'était plus là, parce que les sept années de maladie avaient fini par remplir chaque espace de mon esprit et de mon corps. Je pleurais parce que je me sentais coupable de ne pas avoir fait davantage.

Mon passé me semblait lointain. Mes souvenirs déri-vaient. Il me restait des seringues de morphine, que mon épouse utilisait avant que l'équipe des soins palliatifs à domicile livre une pompe distributrice. Elle pouvait ainsi s'administrer des doses supplémentaires à volonté. Elle n'avait qu'à appuyer sur un bouton. J'avais monté un tableau

pour gérer ses médicaments. Elle avait du phénobarbital, du clonazépam, du Celebrex, du Décadron, du Pantoloc et plein d'autres pilules que j'avais remises au pharmacien. J'avais oublié la morphine au fond d'une armoire, à l'abri de la lumière, quand on avait reçu la pompe.

Un jour en préparant le repas, j'ai retrouvé les seringues et les ampoules près des pots de conserve vides. J'ai mangé des côtelettes d'agneau en buvant un bourgogne. Après le dîner j'ai pris une seringue. Les premiers soirs je m'injectais l'opioïde, d'abord dans la cuisse ou le ventre, puis en intraveineuse, pour essayer de comprendre ce qu'elle avait ressenti avant de mourir, la nuit lorsqu'elle délirait contre mon épaule. J'avais l'impression d'être un insecte qui n'a pas de système nerveux. Autrefois, on pouvait donner de la morphine aux soldats pour aller combattre. Je planais au-dessus de la tourbière enneigée, puis je m'apercevais que j'étais appuyé contre un mur, en train de griffonner. J'avais une idée formidable que je devais prendre en note. Bien sûr le lendemain tous les mots seraient illisibles. Comme lorsqu'on se réveille en essayant de se souvenir d'un rêve qui nous paraissait merveilleux, où un collègue de travail habillé en lapin géant faisait du vélo dans un terrain vague. Le temps était une feuille de papier que je pouvais chiffonner. Cela m'apaisait.

Les traitements de chimiothérapie se déroulaient dans une salle au rez-de-chaussée de l'hôpital. Des poches de plastique remplies de Taxol étaient suspendues à une tringle. Un liquide rosé. Mon épouse était allongée sur un fauteuil coulissant de cuvette beige. Je pouvais voir le liquide entrer dans sa veine. Sa peau alors devenait grise.

Les infirmières se promenaient entre les rangées. Parfois elles discutaient de leur fin de semaine au poste situé au centre. Des patients venaient en couple, ou avec un bénévole qui les raccompagnait en voiture après le traitement. Certains riaient ou conversaient à voix basse. D'autres lisaient des revues ou écoutaient un podcast.

– Nous allons vous donner de la codéine pour votre retour, fit une infirmière en souriant.

Sur l'autoroute 15, j'essayais de manœuvrer en douceur. Le moindre arrêt, un freinage brusque ou une accélération trop rapide risquait de provoquer un vomissement.

Son crâne était lisse. Ses cils tombaient. Il fallait plonger ses ongles dans la glace pour les préserver. Sa voix était faible. Quelquefois je ne reconnaissais plus ses intonations. J'en venais à haïr ce trajet à l'aller et au retour de l'hôpital. Je détestais la sortie de l'autoroute. L'asphalte, les sillons, chaque nid-de-poule. Les autos que je dépassais, et l'attente pour aller prendre un test sanguin qui nous indiquait si son taux de globules blancs était assez élevé pour recevoir la dose de chimio suivante. J'avais horreur des embouteillages à la jonction de l'autoroute 640.

Il y avait cette amie française que j'avais connue sur Instagram. Elle habitait un minuscule appartement à Paris avec sa fille de onze ans. Elle était blonde, marathonnienne, monoparentale et travaillait avec des autistes. Je me suis fait pirater mon compte. J'en ai ouvert un nouveau, juste pour pouvoir discuter avec elle. On se parlait par vidéos, malgré le décalage horaire, elle à Paris et moi dans les montagnes au Canada. Elle m'écoutait sans me juger. Elle me faisait penser à mon épouse, à toujours se préoccuper de la réaction des autres.

Je ne perdais pas complètement la carte. Je me préparais un expresso et des sandwichs. Je me brossais les dents. Je prenais ma douche jusqu'à ce qu'il ne reste plus d'eau chaude. Je faisais des Zoom avec la chargée de projet. Quelquefois je n'arrivais pas à comprendre un document administratif ou technique, alors je le laissais de côté. Je me disais que je le ferais le lendemain matin. J'y verrais plus

clair. Je me versais un verre de vin. La plupart du temps je pouvais distinguer ce moment où j'allais tomber. Ma tête devenait lourde et j'avais l'impression de regarder dans un miroir. Je titubais vers le lit pour plonger dans un coma éthylique. Je voulais cette lourdeur et ce poids. Élios me suivait en grognant. Il posait une patte griffue sur moi.

Les deux dernières années, mon épouse était si malade, seulement lui effleurer le dos pouvait être douloureux. Elle avait des métastases dans presque tous les os. J'avais peur qu'elle tombe. Une fois, Élios l'avait bousculée. Elle s'était fracturé une côte. Je dormais peu. Je me réveillais toutes les heures pour vérifier si elle respirait.

Quand je voyais que les somnifères l'avaient plongée dans un sommeil profond, je sortais avec mon chien marcher dans les montagnes. Les soirs de pleine lune, l'hiver, la luminosité était irréaliste. Il faisait aussi clair que le jour. Nos ombres bleutées se découpaient sur la neige. Élios s'élançait. En quittant les sentiers il devait onduler pour se dépêtrer des bancs de poudreuse. Il courait sans ressentir de fatigue, jusqu'au bout de son souffle.

Je rentrais à la maison comme un fêtard qui essaie de ne pas faire de bruit. Je me glissais entre les couvertures après avoir vérifié sa respiration. Elle avait cette beauté des

madones prisonnières de leur corps. Ce teint grisâtre et transparent du ciel à la fin d'un orage. Élios s'étendait au pied du mur vitré en soupirant.

Deux mois après sa mort, seul dans la maison, je mettais parfois Spotify. Je dansais avec mon chien. Quand il en avait assez il me mordillait les mains. J'écoutais Miley Cyrus parce que ses chansons sont entraînantes avec une pointe de vitriol. Elle devait avoir un historique assez impressionnant de peines d'amour. Ça ne l'empêchait pas de se déhancher dans les rues de Los Angeles. Je dansais seul, la musique à fond, jusqu'à ce que la morphine entre dans mes veines. Je regardais par la fenêtre la neige tomber. Je me disais que perdre son temps était un luxe inouï. L'hiver avant de mourir, mon épouse avait dit : si je vois le renard, je vais vivre jusqu'au printemps.

Mon amie Instagram pouvait m'envoyer des audios depuis un autobus parisien, quand elle se rendait à son travail, ou lorsqu'elle marchait d'une allure vive vers son logement. J'entendais son souffle et le claquement de ses pas sur le sol. J'adorais ses messages vocaux qui me donnaient l'instantané d'une vie.

Je l'avais surnommée Citron, parce qu'elle était blonde bien sûr, comme sa fille. Cela la faisait sourire. Citron ne faisait pas que combler un vide. Elle m'offrait un autre regard sur le monde : un regard pragmatique, sensible, tiraillé par divers désirs et bien ancré dans le quotidien.

Elle allait rencontrer une amie dans un café. Roxane venait de tout perdre : un boulot prestigieux, un joli appartement et une relation bancale. Citron discutait avec un colonel à la retraite, un bel homme, gentleman susceptible qui piquait des colères subites et inexpliquées. Sa directrice au travail était une femme contrôlante. Citron marchait

dans la rue avec son masque, puis l'enlevait pour m'envoyer une courte vidéo avec son iPhone.

Ses histoires me soulageaient de la mienne. J'aimais l'entendre évoquer ses parents en Bretagne, sa mère qui cherchait un sens à sa vie en collectionnant des papillons, ses frères qu'elle adorait, un musicien et un informaticien qui avait créé un jeu vidéo. Le décalage horaire faisait en sorte qu'elle ne me voyait pas lorsque j'étais trop ivre dans le salon.

Élios insistait pour sortir. Il me montrait la porte. J'allais le promener, souvent en soirée. Près de ma maison il y avait un lac qui s'appelait Pas de Poisson. De gros blocs de pierre tapissaient la berge. Les silhouettes des arbres se découpaient dans la clarté irréaliste de la nuit. Quand la glace était prise je me couchais au milieu du lac pour contempler les étoiles. Comme tout le monde, à regarder la voûte, je ressentais un vertige. J'essayais de calculer combien il y avait eu de morts depuis le début de l'humanité. Près de cent milliards, je me disais. Penser à la mort ou à l'éternité ça ne servait à rien.

Le matin j'avais la gueule de bois. Ça ne durait pas trop longtemps. Je prenais ma douche. J'ouvrais l'ordinateur pour regarder si j'avais un nouveau contrat. Peu à peu une routine s'installait.